

## 59. — J'ENTRE A L'ÉCOLE HOLLANDAISE

### I

« Veux-tu aller à l'école hollandaise ? » me demanda mon père un beau matin. Je venais tout juste d'avoir onze ans.

Je ne répondis pas à sa question, car je ne savais pas quoi lui dire; j'avais peur et j'étais heureux tout à la fois. Dans mon village, il n'y avait pas d'école hollandaise; il y en avait une à Menado, mais Menado, c'était très loin<sup>2</sup>, et j'appréhendais d'avoir à m'y rendre.

Mais mon père prit mon silence pour une acceptation et ma mère se mit en devoir de commencer les préparatifs et d'acheter toutes espèces de tissus, pour me confectionner des vêtements.

« Il y a au moins cela de bon ! » me disais-je. Durant tout le temps où j'avais fréquenté l'école du village, je n'avais eu que deux culottes-sac<sup>3</sup> que je portais à tour de rôle pour aller en classe. Et quand je n'allais pas en classe, je n'éprouvais pas le moindre besoin d'en porter.

Une semaine plus tard, je me voyais à la tête de toute une garde-robe taillée spécialement pour moi; il y avait même quelques vêtements d'un genre nouveau, comme pas un de mes camarades, pas même le fils du marchand chinois, n'en avait portés dans notre village. On m'acheta également une paire de souliers en cuir alors que je n'avais jamais porté de chaussures.

Tous ces préparatifs n'allaient pas sans éveiller en moi une inquiétude grandissante. Comment pourrai-je porter une veste aussi étrange et marcher avec des souliers ? « Eh bien ! tu apprendras ! » me disait mon père, et ces paroles me rendaient courage. Oui, c'est cela, je m'exercerai à porter la veste et les souliers, le soir, quand tout le monde serait au lit...

Dans le village on commençait à parler de l'événement, et j'étais

(2) Menado, ville principale du nord de l'île de Célèbes, se trouve à environ 250 km (à vol d'oiseau) de l'île de Sangihé, où est né Taténgkéng.

(3) Le texte dit *tjelana monjét*, « culotte de singe »; c'est une sorte de barboteuse, de vêtement d'une seule pièce, qui s'ouvre par derrière.

devenu le sujet de toutes les conversations. Quand j'allais tirer de l'eau à la citerne, j'entendais les femmes chuchoter entre elles : « Voilà Herman; il va partir pour l'école hollandaise ! » Je faisais celui qui n'entendait pas, mais je ne pouvais pas m'empêcher de sourire intérieurement, en les entendant parler ainsi de moi. Chaque fois que je rencontrais Ani, la fille du pasteur, qui avait à peu près mon âge, je faisais des vœux pour qu'elle me demande : « Alors tu pars pour l'école hollandaise, Herman ? » Elle ne me posa jamais la question, mais son visage avait l'air triste.

Outre la veste et les souliers, on me gratifia également de quelques mouchoirs, d'un peigne et d'un miroir. Chez nous, il y avait bien une grande glace suspendue au mur, mais je ne m'y regardais que très rarement. Je m'étais toujours peigné avec mes doigts, sans regarder nulle part mon image. Et voilà que maintenant, j'avais peigne et miroir ! Je me regardais dedans, et je me voyais, moi, celui qui allait entrer à l'école hollandaise, et dont tout le monde parlait. Je me souriais à moi-même et je m'adressais la parole, non pas dans la langue de Sangihé, ni non plus dans cette langue malaise que j'avais apprise à l'école; non, mais dans une langue que je m'imaginai être le hollandais. Dans ces moments-là, l'image de Ani passait fugitive, sur le miroir; je souriais davantage, mais sa silhouette avait tôt fait de disparaître.



Dans notre village, le dimanche commençait en fait le jeudi. Chaque jeudi matin, les femmes demandaient à leurs maris, quels vêtements ils comptaient mettre pour aller à l'église, et toutes les rues du village se remplissaient des vêtements blancs qu'elles mettaient à sécher. Le blanc était la couleur des vêtements que l'on mettait à l'église; des pantalons blancs et une veste blanche pour les hommes; un *sarung* \* et un *kebaja* \* blancs pour les femmes.

Il y en avait parfois qui s'habillaient en noir, quand ils étaient en deuil, ou quand ils avaient l'impression d'avoir commis quelque péché. On ne mettait jamais de rouge, cette couleur étant réservée aux fêtes, aux bals, à la joie. On ne se rendait point à l'église pour faire la fête, mais bien pour aller trouver Dieu, pour Le remercier avec un cœur candide, ou Lui confier ses fautes avec un cœur assombri par le remords...

Le prochain dimanche devait être le dernier avant mon départ. Il fallait donc absolument que je me montre à l'église ce jour-là. J'allais partir résider dans une région lointaine et il était de mon devoir de m'y rendre une dernière fois.

Pour moi, le plus important était que ce dimanche-là, j'allais paraître pour la première fois en public avec les vêtements de l'école hollandaise. J'ignorais leurs noms exacts, mais ce que je savais bien c'est que la culotte avait deux poches, une à droite et une à gauche. Quand je déambulais avec elle dans mon village, j'y fourrais mes deux

ainsi, et cela me donnait naturellement un air plus décidé. Je me sentais grandi, un véritable élève d'école hollandaise...

A l'église, durant le sermon et les prières, nombre de fidèles jetèrent un coup d'œil dans ma direction. J'avais personnellement l'impression que tous ces vêtements étaient étranges, mais beaucoup les trouvaient beaux. Lorsque Ani me jeta un regard, au moment où son père était occupé à dire la prière, je la saluais de la tête. C'était la première fois de ma vie que je saluais ainsi; on aurait dit que je me croyais désormais le droit de saluer comme une grande personne.

\*  
\*\*

Juste deux jours avant que je ne quitte mon village, la décision fut prise que je n'irais pas à l'école hollandaise de Menado, mais à celle de Manganitu<sup>4</sup>, qui allait s'ouvrir dans deux mois. Je ne saurais dire si cette nouvelle m'attrista ou me réjouit; j'acceptais la chose comme elle venait... Ma mère enferma tout dans un coffre, ma veste neuve, mes mouchoirs, mon peigne et mon miroir. Je retournais à l'école avec mes culottes-sacs et je courais à nouveau sans culotte dans les rues et sur la plage. Je ne pensais plus à l'école hollandaise et j'avais l'impression d'avoir été déchargé d'un lourd fardeau; plus question de souliers et plus question de saluer de la tête non plus!

Plus rien ne m'empêchait désormais de retourner jouer près de l'étang, derrière chez nous. Je regardais l'eau de cet étang qui était jaunâtre et j'étais persuadé que c'était à cause de l'or qui s'y trouvait. Il y avait déjà deux ans que j'étais à la recherche de cet or...

J'avais totalement oublié l'école hollandaise et je ne m'en souvins que le jour où le fils du chef du village me dit : « Tu ne devrais pas aller à l'école de Manganitu, c'est une école de mission, on y parle un mauvais hollandais. Mieux vaut aller à celle de Menado, c'est une école de la Compagnie<sup>5</sup> et on y parle un hollandais correct. »

Ceci me troubla. C'était donc une école de mission! Or, pas une seule école de mission n'était bonne, tous les villageois en étaient persuadés; ils pensaient que les écoles de la Compagnie étaient meilleures, parce qu'elles étaient gérées par le Gouvernement.

Seul mon père qui était lui-même instituteur à la mission, estimait que les écoles de mission étaient bonnes. Là-bas, au moins, on veillait à ce que les prières soient dites...

Depuis lors, j'ai toujours pensé que le hollandais n'était pas une bonne langue, que c'était une langue de deuxième ordre...

\*  
\*\*

(4) Une des agglomérations les plus importantes de l'île de Sangihé, située au Sud-Ouest.

(5) Nous avons déjà eu l'occasion de signaler cette habitude de désigner du nom de « Compagnie » les autorités néerlandaises (alors que la Compagnie des Indes orientales proprement dite cessa d'exister dès les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle). Cf. ci-dessus, p. 383, note.

Le lendemain matin, je devais partir pour Manganitu, où mes parents m'accompagneraient en bateau. Je fis donc une dernière fois le tour de notre jardin. Je grimpai à l'arbre aux mangoustans pour voir si la fourmilière y était toujours; je me trempai les pieds dans l'eau jaunâtre de l'étang; je grimpai au cocotier pour voir si ma sarbacane y était toujours bien cachée; je regardai si les trous de crabe qui se trouvaient sous la barque tirée sur le rivage, n'étaient pas encore bouchés; je...

Enfin, j'embarquai, et je partis pour l'école hollandaise.

Le bateau s'éloignait du rivage. C'en était fait, je m'étais séparé de mon jardin, de ma plage, de mon étang; je m'étais séparé de moi-même.

## II

Il ne m'était encore jamais arrivé de quitter mon village. A quoi m'aurait-il servi de m'en éloigner? Tout ce que je pouvais souhaiter, s'y trouvait. Pas un de mes désirs qui n'ait pu être comblé par ce qu'offraient le jardin, l'étang et la plage. Mes passions n'étaient que pour les plantes, les oiseaux, les crabes, les crevettes et tout ce qui vivait dans ces limites. Je comprenais les mystères de ce petit monde, je comprenais sa langue, je ressentais ses joies et ses peines.

Et tout cela, il me fallait l'abandonner. Il me fallait me mettre à l'étude du hollandais...

\*  
\*\*

J'étais entré au pensionnat et mes parents s'en étaient retournés.

Il ne fallait compter que sur moi-même; sur moi seul, au milieu de ces deux cents autres enfants que je n'avais jamais vus. Ils m'apparaissaient tous comme des objets très étranges, aussi étranges que la veste et les souliers que je portais.

Je restais sans mot dire. J'avais peur de parler, d'autant plus que je les voyais s'exprimer sur un ton décidé, et que je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Ils ne parlaient pas d'un poussin qui venait de sortir de l'œuf ou d'un crabe qui s'était cassé la patte. Ils parlaient du bateau qu'ils avaient pris pour venir à Manganitu et du dernier match de football à Tahuna<sup>6</sup>. Je n'avais jamais pris de gros bateau et je n'avais jamais vu de match. Presque tous s'exprimaient en malais alors que dans mon village, il n'y avait que le maître d'école qui parlât cette langue; tous mes anciens camarades ne parlaient que la langue de Sangihé et je n'avais jamais encore vu autant d'enfants de mon âge parler ainsi malais entre eux.

Il y en avait bien quelques-uns à parler notre langue locale, mais

(6) Agglomération située au nord-ouest de l'île de Sangihé. On allait souvent d'un point à l'autre de l'île, par bateau, en suivant la côte.

c'était avec un autre accent, un accent que je trouvais plus beau que celui de notre village. Papa m'avait souvent dit que je devais m'efforcer de parler avec l'accent de Manganitu; mais comment était-il, cet accent ?

Je gardais le silence. Parce que j'étais seul. Sans ami. Combien de temps restais-je ainsi, désemparé ?

Finalement une demoiselle s'approcha de moi. Une « demoiselle », c'était une femme qui ne portait ni *sarung* \* ni *kebaja* \*, mais une espèce de veste longue. J'avais déjà vu les filles du chef de notre village vêtues de la sorte, lorsque, une fois l'an, elles revenaient de l'école pour demoiselles de Tomohon<sup>7</sup>.

La demoiselle qui s'approcha de moi, était entièrement vêtue de blanc, d'un blanc éclatant. Je n'avais encore jamais vu blancheur pareille, ni d'ailleurs étoffe si fine et je me dis que ce devait être un vêtement hollandais. Elle me prit la tête et me dit quelque chose, mais quoi ? Elle répéta les mêmes mots sans que je compris davantage. Elle répéta encore, mais je comprenais de moins en moins. Je me mis à avoir peur, peur qu'elle continue à me parler ainsi; et j'avais honte aussi, honte de paraître si stupide.

La demoiselle se baissa et approcha son visage du mien. Qu'elle était blanche, blanche et propre ! Elle me posa encore une question que je ne compris pas; elle la répéta mais je ne compris pas mieux. Pourtant je lui répondis : « Herman ! » pensant qu'elle devait me demander mon nom. Elle éclata de rire, sans que je saisisse pourquoi. Plusieurs autres gamins s'étaient approchés et faisaient cercle autour de nous. Alors elle répéta sa question, je lui fis la même réponse : « Herman ! » et tout le monde se mit à rire. Je commençais à me sentir très mal à l'aise; pourquoi riaient-ils donc tous ainsi ?

La demoiselle me parlait toujours et je ne comprenais toujours rien. Et plus les autres riaient, plus je me sentais mal à l'aise.

Mais qu'est-ce qui la fâchait brusquement ? Elle me pétrissait l'épaule et me secouait à droite et à gauche.

« Maman ! » criai-je à bout de ressources.

« Maman ! » répétèrent tous les autres en riant aux larmes.

Alors mes yeux se mouillèrent... et aussi mon pantalon...

★★

Il y avait à peine un mois que j'étais dans cette école, et j'étais déjà capable de compter jusqu'à cent en hollandais et de dire également dans cette langue : « Allons, à table ! » Ma peur avait complètement disparu.

Le hollandais nous était enseigné dans notre langue locale. Notre professeur était une demoiselle allemande, née à Sangihé même, qui

(7) Agglomération située dans l'arrière-pays de Manado, sur la route qui conduit au lac Tondano.

préférerait s'exprimer dans ma langue maternelle parce qu'elle la parlait mieux que le hollandais. Mais nous avons aussi une autre demoiselle qui bien qu'originnaire de Sangihé, parlait toujours en hollandais...

C'était elle qui m'avait fait mouiller ma culotte... Elle nous apprenait à chanter; il y avait deux chansons que j'aimais tout particulièrement :

« In Holland staat een huis »<sup>8</sup> et « Slaap kindje slaap »<sup>9</sup>.

Au bout de trois mois, je retournai en vacances dans mon village, oubliai tout de la maison en Hollande et refusai de dormir... J'oubliai même tout mon hollandais, et recommençai à parler la langue des crabes et des crevettes.

(8) « En Hollande, il y a une maison. »

(9) « Dors, petit enfant, dors ! »



## XLII. — Pramoedya Ananta TOER

Pramoedya Ananta Toer — on écrit aussi Pramudya Ananta Tur — est né le 6 février 1925, à Blora (nord-est de la province de Java central), où son père était instituteur. Il était l'aîné de la famille. Il reçoit une éducation de type traditionnel, à Blora d'abord, où c'est son père qui le dirige, à Djakarta ensuite, où il entre au Taman Déwasa (collège secondaire dépendant du « Taman Siswa », créé en 1922 par Ki Hadjar Déwantara). Il apprend la dactylographie et la sténographie et travaille comme secrétaire, à la veille de la défaite japonaise. Durant les premiers mois de la Révolution, il est officier de liaison au sixième régiment de la division Siliwangi. Il est arrêté par les autorités hollandaises en juillet 1947 et incarcéré jusqu'en décembre 1949 (à la prison de Bukit duri et dans l'île d'Édam, dans la rade de Djakarta). C'est durant ces deux ans et demi de prison, qu'il écrit quelques-unes de ses œuvres les plus importantes. En 1950, il entre comme rédacteur à Balai Pustaka; en janvier 1952, il ouvre une agence littéraire et lance une revue pour enfants. En juin 1953, il obtient une bourse et se rend en Hollande; cette même année il obtient un prix littéraire de l'Institut pour la culture nationale. En 1956, il se rend en République populaire de Chine, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Lu Xun. Il prend part aux activités du LEKRA et est incarcéré au lendemain du coup de 1965.

C'est sans conteste l'un des plus grands prosateurs d'après 1945; son œuvre est très abondante et devra faire un jour l'objet d'une étude particulière. A la différence de ses contemporains, Pram a « le souffle long » et ses meilleures œuvres sont des romans ou des nouvelles longues de cinquante pages et plus; citons notamment : « Famille de guérilla », *Keluarga Gerilja* (1950); « Chasse », *Perburuan* (1950); « Ceux qu'on paralyse », *Meréka jang dilumpuhkan* (I et II, 1951); « Ce n'est pas une foire »; *Bukan pasarmalan* (1951); « Corruption », *Korupsi* (1954). Signalons également quatre recueils de nouvelles, courtes ou longues : « Aurore », *Subuh* (1950, 3<sup>e</sup> éd. 1961, Nusantara, Bukittinggi-Djakarta; 3 nouvelles, 83 p.); « Jaillissements de Révolution », *Pertjikan Revolusi* (1950, 2<sup>e</sup> éd. 1957, Balai Pustaka, Djakarta; 9 nouvelles, 181 p.); « Histoires de Blora », *Tjerita dari Blora* (1952, Balai Pustaka, Djakarta;



11 nouvelles, 368 p.); « Histoires de Djakarta », *Tjerita dari Djakarta* (1957, Grafika, Djakarta; 11 nouvelles, 196 p.). Pram est également l'auteur de traductions (J. Steinbeck, Gorky, Tolstoï) et de très intéressants articles de critique parus dans des revues comme *Pudjangga Baru*, *Gelombang*, *Indonésia*, *Seni*; pour ne citer que quelques titres : « Le problème de Dieu dans la littérature », « Les sources de l'inspiration dans l'art », « La littérature comme instrument ».

Nous n'avons pu retenir ici que quatre textes, choisis parmi les plus courts. *Inem* et « Circoncision », *Sunat* sont parus dans « Histoires de Blora » (pp. 61 à 74 et pp. 77 à 86); « Maison », *Rumah* est paru dans « Histoires de Djakarta » (pp. 62 à 69); « Signe des temps », *Masa* est paru dans « Jaillissements de Révolution » (pp. 101 à 108). Les deux premiers textes sont des souvenirs d'enfance et nous font pénétrer dans la petite ville de Blora des années 30; avec *Inem*, nous touchons à un problème rarement soulevé à Java, celui du mariage des femmes enfants; avec *Sunat*, nous écoutons l'auteur parler de sa propre circoncision; non seulement il nous décrit la cérémonie, aussi bien que le meilleur ethnographe, mais il nous dit tout ce que cela représentait pour lui à l'époque. *Rumah* est une virulente critique de certains milieux « arabes » de la capitale. *Masa* est un souvenir de prison.

